

Le mot du Président

J'écris ces quelques lignes à mon retour de la soirée organisée par le Foyer Culturel Juif de Liège et la galerie Monos à l'occasion de la journée mondiale de la mémoire de l'holocauste. Un article exhaustif retracera les moments forts de cet événement dans le prochain *Jewish Post – E qué novèle à Lîdge ?*. Je voudrais, néanmoins, vous faire part sans tarder de l'une ou l'autre réflexion.

Dès la fin de la guerre, les communautés juives se sont rassemblées, chaque année, pour se recueillir dans le souvenir de tous ceux qui ont disparu dans la nuit et le brouillard. Liège ne déroge pas à cette règle immuable. Il était toutefois troublant que ces commémorations se déroulaient presque toujours au sein des communautés ; il n'y avait que quelques participants non juifs pour s'y joindre

Le caractère universel de la shoah est pourtant indéniable et il était donc indispensable qu'elle soit reconnue comme telle. Aussi, même s'il a fallu attendre 2005 pour que les Nations-Unies votent

une résolution instaurant une journée mondiale de la mémoire de l'holocauste, il est réconfortant que cette commémoration ne soit plus désormais le fait de la seule communauté juive.

Ce 27 janvier, c'est donc hors du Foyer, en présence d'une nombreuse assistance juive comme non juive, et rehaussée par la participation de Jean-Claude Marcourt, Ministre du gouvernement wallon et de la fédération Wallonie-Bruxelles, qu'elle a eu lieu. Elle s'est déroulée autour d'un travail artistique centré sur la mémoire d'Auschwitz réalisé par un jeune artiste originaire d'Hasselt, Anton Kusters, dont la sensibilité et la profondeur émeuvent.

A un moment où la parole antisémite et négationniste s'évertue encore et toujours à se libérer, il est important d'insister sur la signification d'une journée mondiale instituée, non plus par les communautés juives, mais par l'ensemble des Nations.

Guy Wolf

Sommaire

P.3	Edito, Sommaire
P.4 et 5	Le monde tel qu'il est
P.6 et 7	Poésie
P.8 et 9	Ramale
P.11 à 15	Dossier
P.17	Carnet d'artistes
P.18 et 19	Passeur de mémoire
p.20	Carnet
P.21	Alain Berenboom
P.22	Agenda

Jewish Post N° 77

Ont participé à l'élaboration de ce numéro :

Marc-Henry Cykiert, Chaïm Erlbaum, Rose-Marie François, Pierre Gothot, Léo Josefstein, Ramale, Alexandre Roth, Guy Wolf.



LE MONDE TEL QU'IL EST XXXI

L'IDEOLOGIE DE LA PROXIMITE

« Trierweiler moins pour Gayet plus.
(vu sur le Net)

Un des arrière-faix soixante-huitards des plus destructeurs, basé sur l'interdit d'interdire, est l'abolition du protocole relationnel social. En plein phantasme d'égalitarisme à tout prix, il a pris racine dans le milieu universitaire petit bourgeois, chez les rebelles des beaux quartiers. C'était sans se douter, qu'à long terme, il aurait des répercussions profondes et irréversibles sur l'enseignement dans les couches de population défavorisée. Le tutoiement obligatoire, le mode vestimentaire négligé, le non respect de la hiérarchie des

âges et des fonctions, ont été considérés comme des victoires sur une tradition dépassée. Cette abolition du respect des distances, a été acceptée comme facteur de libération démocratique. Les politiques, soucieux d'adapter leur stratégie de communication ont emboîté le pas, tout en feignant sortir de leur tour d'ivoire.

Giscard, Sarkozy, Hollande, ainsi que leurs gouvernements successifs ont encouragé et pratiqué cette course à la proximité. Sous ce faux alibi d'un langage direct et dépourvu d'hypocrisie, en éliminant une à une les frontières sym-

boliques de la distinction sociale. Ils se sont peu à peu livrés à un déballage de leur vie privée, croyant naïvement entretenir ainsi avec leurs électeurs potentiels des relations quasi familiales.

On ne compte plus les gaffes de communication qu'ils ont commises, avec l'assentiment de leur garde rapprochée de larbins, engagés pour les contrôler et les conseiller dans leurs interventions médiatiques. Ce piège de la peopelisation généralisée s'est accompagné d'une vague d'assaut d'humoristes spécialistes de la déri-



Agence Liège Centre & Sud

L'agence Liège Centre & Sud de Belfius vous accueille aux quatre coins de Liège et de ses environs

Mineurs ☎ 04/232.27.10
Terrasses ☎ 04/229.87.00
Cointe ☎ 04/229.88.00
Outremeuse ☎ 04/344.94.10
Saint-Gilles ☎ 04/220.50.80
Fétinne ☎ 04/344.97.50
Sart Tilman ☎ 04/361.45.00
Angleur ☎ 04/361.66.10
Chênée ☎ 04/361.62.00
Trooz ☎ 04/257.91.60

*Le monde financier évolue.
Vous vous posez des questions ?
Cherchons les solutions ensemble*

sion, trop contents de pouvoir reculer les limites de la moquerie et conjurer les crises. Les guignols et le petit journal de Canal + en sont les plus beaux fleurons.

De transgressions en transgressions, la presse, la télé, la toile, se sont habituées aux mises en caricatures et photos les plus osées, n'hésitant pas à puiser dans les recoins désormais à ciel ouvert. Les réseaux sociaux, ingérables par définition, encouragés sans cesse par les médias sous prétexte de réactivité et de participation active, Face book, twitter, SMS, sont devenus des torrents d'informations, précédant généralement l'information officielle. Elles conditionnent de par leur pression, aussi bien les décisions politiques que juridiques. Leur impact instrumentalisé par des journalistes à sensation, se révèle des plus rentables économiquement, car tout le monde s'épaule mutuellement au coup par coup. Du clic au clic, on se rend service.

C'est dans ces tornades du Net que se sont retrouvés en quelques heures, D.S.K., Stromae, Dieudonné, Vals, Wesphael, Piroton, Hollande, Trierweiler, Gayet. Les news les plus provocantes déchaînent les passions, remplissent les plateaux de télé et les couvertures de presse. Ces déferlantes incessantes de faits divers attisés par des rumeurs (qui seront déjà oubliées lors de l'édition de ces lignes) ont pour effet d'amplifier l'amertume, la jalousie et le mépris de certaines couches de la population. Ce ressentiment mêlé de haine et de dégoût, est le terrain idéal pour y cultiver le complotisme et l'anti-

sémitisme aussi bien pur qu'édulcoré.

C'est là qu'Alain Soral, officie activement. Catholique déclaré, issu de l'extrême gauche radicale, aujourd'hui rangé au front national, il est l'idéologue de service de Dieudonné, même s'il s'en défend. Il suffit de consulter Youtube pour comptabiliser le nombre d'émissions impressionnant, où il asticote très intelligemment la rancœur des déboussolés



en tout genre, en prônant l'anti système des pouvoirs en place, avec en filigrane constant, l'occupation israélienne et la dominance juive mondiale, partant des Etats Unis. Interdire les spectacles de Dieudonné, même avec de bons arguments et de bonnes intentions, n'est qu'un pis aller allant dans le sens du complotisme délirant et obsessionnel qu'il dénonce. Ce que l'on comprend moins, et dont on parle moins, c'est de la passivité judiciaire crasse à l'égard des peines prononcées à l'égard de Dieudonné et de ce qu'il déverse sur le Net en toute impunité.

Sous prétexte de proximité égalitaire, le pouvoir politique s'est mis au diapason général d'un humour second degré qui n'en porte que le mot. On y pratique au choix, la petite phrase, l'insulte, la grossièreté, la délation, le bling bling, l'étalage des passions, la participation à des émissions humiliantes (Di Rupo). Rares sont ceux qui s'abstiennent et pratiquent la mise à distance symbolique. A chaque dérive, l'effet d'écho est immédiat et ne fait que

renforcer la rage des victimes-laissés-pour-compte qui se découvrent en masse sur les réseaux sociaux. De cet état de fait, résulte une bombe mentale à retardement, qu'on aurait socialement tort de sous estimer ou de vouloir ignorer. Cette zone de non-droit qu'est la toile, où se propage aussi bien l'effet de vérité que son contraire, est devenue un véritable sac de nœuds incontrôlable. On y cultive les passions et les émotions au détriment de la raison. On

y fracture, divise, sépare, codifie, communautarise nos vies.

Sur l'écran total, on ne se fait pas que des amis s'échangeant des recettes de cuisine, on y joue aussi avec le feu.

Un feu qui peut détruire l'autre en un clic, un mot et quelques photos. On ne le combat pas avec des effets d'annonce.

Leo josefstein

NATHANIEL RUDAVSKY-BRODY

Né à Columbus, Ohio (USA), le 27 février 1984, Nathaniel Rudavsky-Brody a fait son parcours universitaire en mathématiques à Chicago. Il a été précepteur privé en Grèce avant de venir en France où il a suivi des études de littérature médiévale. Il s'est intéressé particulièrement à la poésie lyrique occitane. Cet intérêt l'a amené ensuite à travailler comme programmeur à l'Ecole nationale des chartes à Paris sur des projets d'édition en ligne de chartes médiévales, puis dans l'édition numérique.

En même temps, il poursuit une activité de traducteur littéraire qui porte notamment sur la poésie française de l'écrivain franco-roumain Benjamin Fondane (1898-1944). Il collabore également avec des poètes vivants; le court métrage *Common Presence* de Maxime Coton, pour lequel il a fourni la traduction anglaise du texte, a été sélectionné pour le festival FilmPoem en Écosse.



En juillet 2013, il a obtenu le Prix Susan Sontag de Traduction pour réaliser une version anglaise du volume *Ulysse* (première édition aux Cahiers du Journal des Poètes, Bruxelles 1933) du même poète. C'est à ce projet qu'il se dédiera pendant son séjour (le mois d'octobre 2013) à la Maison de la Poésie d'Amay.

Fils d'une fille de rabbin, interrogé sur sa judéité, le poète répond qu'il s'agit moins d'un bagage transmis tel quel de génération en génération, bien plutôt d'un patrimoine à « réinventer » toute sa vie, une éducation repensée, réfléchie à chaque génération. « Peu de temps après ma Bar Mitsva, » se rappelle-t-il, « je faisais le dixième homme, de loin le plus jeune ; certes, je lisais l'hébreu mais j'écoutais surtout, quelque peu fasciné... alors mon grand-père s'est

fâché : *il ne suffit pas d'écouter, il faut lire et étudier.* »

Jardin des plantes

*Nous revoilà au jardin des plantes
comme si rien autour de nous n'avait changé
comme si la Princesse passait encore, sourire bocagé
et la mort était encore porcelaine
de fêtes à rideaux tirés*

*C'est le printemps en France et le cerisier japonais
fleurit dans sa cloche de verre et les arbres
sont des instruments stérilisés qui n'ont pas tranché
l'expérience annuelle verdoyante
l'étalage annuel de la vie et sa déchéance*

*Dans le jardin nous sommes tous des enfants
les plus sages courent jouer à plier des journaux
les plus jeunes à lire des pages d'air et lorsque
passe la Princesse, nous reculons d'un pas
dans l'espoir d'être remarqués, si non par elle
alors par les arbres qui ne changent jamais*

Prosodie

*Nous avons quitté Chambord dans un rude froid rural.
Sur la route du retour enfin, le soleil
a comblé ce que les chambres de pierre et d'ombre
avaient glacé jusqu'au silence, fermé au fond de nous
La fadeur des vieilles choses
a fait place à un ruban desserré,
on va quelque part et en même temps nulle part
sous les silhouettes de montgolfières
imprimées au ciel, sombre
ponctuation, bref repos de la terre avant la fin du jour*

La fraîche pénombre de...

*La fraîche pénombre de notre premier matin ici
Parmi les oiseaux dans les mains desserrées de l'hiver,
des cris de perroquets, comme si nous avions gagné le Sud
hier soir, et non le Nord, à travers la longue pluie,
passé les panneaux routiers, la fierté d'un pays
vieilles églises, parcs industriels,
la bataille de la Somme dont
aucun survivant n'a survécu Nous ne sommes pas tristes
de quitter ce pays pour un autre, un neuf
À la tombée du jour, nul ne veille à nous accueillir
Les voitures garées côte à côte goûtent leur fin de semaine
Des cônes de balisage, leurs éclairs ternes, bercent
l'esprit du matin, qui endort sa révolte
Toujours occupés à bâtir, nous serons toujours à rebâtir*

Usines

Blanc craie, blanc soleil, colonne appuyée à de noirs nuages
 pluie chassée par le vent
 amas de fumées, de poisons inconnus, l'industrie appelle les fidèles
 à la prière
 à la mort, en silence, mais dans ces couleurs, cobalt terni
 d'un wagon-poubelle
 rouge des mots DÉFENSE D'ENTRER, ciel pâli, entrepôt dressé comme
 un temple dédié à l'espace
 la mort ne peut être qu'une autre forme de rouille et de soumission,
 de ruine et de remploi ;
 en marge de la rivière, près des silos, des élévateurs à grain, au port
 rouillé et repeint,
 des peupliers captent le même soleil tardif et tamisent de l'or
 à travers la poussière qui tombe
 de hauteurs cathédrales.

Poèmes traduits de l'anglais par Rose-Marie François
www.RoseMarieFrancois.eu

Photo : © Rose-Marie François

Dans un train d'octobre en Flandre méridionale

Champs écrasés sous les tracteurs, blé
 moissonné, la pluie stagne dans les sillons et
 les bols de boue Les arbres encore frais
 jaunissent sous un soleil tardif qui trace
 des filigranes dans l'herbe gonflée d'eau presque
 gelée Une brume s'élève, exhale son haleine de bétail
 Nous allons vers le froid, vers des temps difficiles

COCO
 bijoux & accessoires

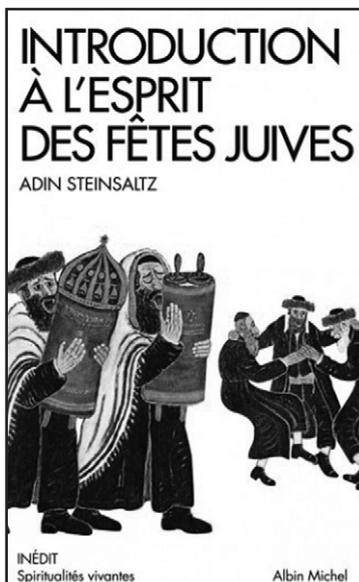


- 27 Place de la Bouxhe - 4052 Beaufays ■
tel 04 221 12 33
- 36 Galerie Cathédrale - 4000 Liège ■
tel 04 221 12 73
- 15 rue du Pot d'Or - 4000 Liège ■
tel 04 221 12 43

Ha Edah Haredit ou La Communauté des Craignants

העדה החרדית

Mes très chers Hassidim du Jewish Post (voilà que le chroniqueur se prend maintenant pour un Admor... Quelle prétention !), nous serons probablement proches du temps de Pourim, quand vous lirez ces lignes. Cependant, j'ai décidé de ne pas vous parler, encore une fois, de cette fête, -pourtant particulièrement importante-, de notre calendrier liturgique. C'est que j'y ai déjà consacré bien des pages, que vous trouverez sans difficultés dans les numéros précédents de votre bimestriel préféré, et que, s'il vous reste des questions, la littérature rabbinique sur ce sujet est à ce point riche, qu'il vous suffira de chercher un peu par vous-mêmes pour combler vos lacunes. Je me contenterai donc de vous recommander un ouvrage du Rav Adin Steinsaltz, « Introduction à l'esprit des fêtes juives » publié chez Albin Michel, qui vous aidera à mieux comprendre, non seulement l'esprit de la « fête des sorts », mais aussi celui de très nombreuses autres dates importantes de nos célébrations rituelles.



En fait, aujourd'hui, je voudrais plutôt consacrer ces quelques lignes à vous parler d'une institution assez mal connue du public non religieux, et plus particulièrement, non orthodoxe, la Edah Haredit.

La **Edah Haredit** a vu le jour dans l'ancien *Yichouv*, c'est-à-dire parmi les juifs religieux qui vivaient en Palestine avant le début des premières vagues d'immigration sioniste (*Alyah*), dans les années 1880. Ces Juifs, pratiquants strictement orthodoxes, étaient établis essentiellement dans les quatre villes saintes de Safed, Tibériade, Jérusalem et Hébron. Ces communautés, d'origine tant séfarde qu'ashkénaze, adhéraient pleinement à l'idéologie historique du Judaïsme orthodoxe, selon laquelle le dernier état juif de l'antiquité, plus particulièrement le royaume des Hasmonéens, c'est-à-dire les descendants des Maccabées, fut détruit par la volonté divine en punition des péchés du peuple et de ses dirigeants... Selon cette vision des choses, seul le Messie, le « Mashiakh », peut rétablir le royaume de David, quand, et seulement quand, le Très Haut l'aura décidé. L'arrivée sur la terre d'Israël des pionniers sionistes a donc suscité dans ces communautés orthodoxes, une très forte opposition, et ce, pour deux raisons. D'une part, toute tentative humaine de recréer un état juif avant la venue du messie est une négation de la volonté divine. D'autre part, le mode de vie laïque et très souvent communautaire et « libéré » des pionniers sionistes (le nouveau *Yichouv*) était en totale opposition avec le mode de vie religieux de l'ancien *Yichouv*. Si presque toutes les communautés

orthodoxes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle se sont opposées au sionisme naissant, les communautés de Palestine furent parmi les plus fermes dans leur opposition.

Un parti politique religieux, l'Agoudat Israël, créé en Europe orientale en 1912, par une coalition de groupes relevant du judaïsme orthodoxe, deviendra rapidement, une fois implanté dans l'ancien *Yshouv*, le porte-parole de cette coalition de rabbins influents. Leur idée force, tant en diaspora qu'en Palestine turque, puis mandataire britannique, était de refuser (plus ou moins fortement selon les obédiences et cours rabbiniques), la modernité, de préserver un mode de vie traditionnel centré sur la communauté, et aussi isolé que possible de l'environnement non religieux. Il s'agissait aussi de contrer l'influence montante des nouvelles tendances au sein du judaïsme : les courants réformés et conservateurs, les partisans de la Haskalah, les sionistes de diverses obédiences, les socialistes, les Bundistes, etc...

C'est en 1919, qu'apparaît véritablement parmi les Juifs ultra-orthodoxes de Palestine et plus particulièrement de Jérusalem, à côté de l'Agoudat Israël, la *Edah*, même si à l'époque, elle est surtout considérée comme une organisation locale de l'ancien *Yichouv*. C'est d'ailleurs à partir de cette même époque, que le conflit politique entre l'Agoudat de Palestine et le *Yichouv* sioniste devient particulièrement aigu.

Conséquence de ce conflit, l'ancien *Yichouv* palestinien refuse tout rapport avec le nouveau grand-rabbi-

nat de Palestine créé par les institutions sionistes et le pouvoir britannique. Un réseau de tribunaux rabbiniques spécifique (indépendant du grand-rabbinat) est donc négocié avec les Britanniques, sous la direction du Rav Sonnenfeld, souvent considéré comme le père spirituel de la *Edah*.

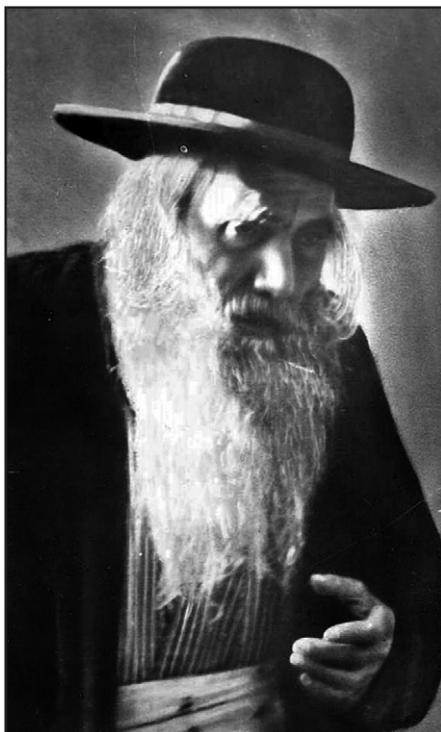
À partir des années 1930, la situation de l'*Agoudat* en Palestine change avec l'arrivée de nombreux rabbins d'Europe orientale fuyant la montée de l'antisémitisme dans les différents pays de cette région. Toutefois, leur venue en Palestine mandataire n'implique toujours pas de ralliement au projet politique sioniste.

Mais ils sont conscients des risques courus par leurs fidèles en Europe, et souhaitent leur trouver une terre où émigrer. C'est l'Agence juive pour la Palestine, institution sioniste, qui distribue les visas d'immigration accordés par les Britanniques. Les nouveaux immigrants religieux furent donc contraints d'établir des contacts avec le mouvement sioniste. La grande assemblée de l'*Agoudat*, tenue en septembre 1937 à Marienbad, réaffirme son antisionisme de principe mais, en pratique, elle décide de renforcer la coordination avec les partis sionistes.

Pour les tenants de la ligne dure du parti, cette évolution signifie l'arrêt de la lutte contre les sionistes « hérétiques ». C'est la rupture. Un certain nombre de rabbins, et les communautés qu'ils dirigent quittent l'*Agoudat* en 1938.

Les scissionnistes font alors de la *Edah Haredit* un groupe totalement indépendant de l'*Agoudat* de Palestine. Cette situation prévaut encore aujourd'hui et la *Edah* est toujours l'organisation qui regroupe les principales cours ultra-orthodoxes, essentiellement les *Hassidim* et les Lithuaniens (les *Mitnagdim*).

La *Edah* est donc une fédération très souple de groupes largement autonomes. Chacun de ces groupes est centré sur son rabbin dirigeant (*Rosh Yeshiva* pour les *Mitnagdim*, ou *Admor* pour les *Hassidim*), selon le principe de *Emounat Khakhamim*, « la foi dans les sages », qui exige que chaque Juif pieux suive un « sage », versé



Rabbi Yossef Haïm Sonnenfeld

dans la *Torah*. La *Edah* est en fait surtout une organisation de tribunaux rabbiniques, définissant par sa jurisprudence les règles de vie des communautés adhérentes, mais sans jamais intervenir dans leur fonctionnement interne.

Mais même ce type d'organisation peut mener à des divergences, voir des dissidences ou des affrontements internes parfois violents. Ainsi les *Hassidim* de Belz, installés notamment à Anvers, (auxquels une des dernières parutions de la revue « Regards » du CCLJ, consacre un article très intéressant) ont-ils quitté la *Edah* au début des années 1980.

Les *haredim* les plus stricts et les plus antisionistes, les *Neturei Karta*

(« les gardiens de la cité »), ne sont pas formellement membres de la *Edah*, même si des rapports existent. La conférence négationniste organisée par le gouvernement iranien (décembre 2006) a cependant provoqué de vives divergences entre la *Edah* et certains *Neturei*. Un groupe de sept membres des *Neturei Karta* (dirigé par le rabbin Moshe Hirsch) a en effet décidé de participer par antisionisme à cette conférence, entraînant la condamnation de la direction de la *Edah*.

Il n'y a pas de divergences théoriques fondamentales entre les groupes relevant de la *Edah Haredit* et les autres *haredim*. Tous sont d'accord sur l'essentiel. Ils n'acceptent pas le sionisme, ainsi que beaucoup d'aspects de la « modernité » occidentale. Ils prônent ainsi le rejet de la télévision et de ses images « indécentes », le rejet de la démocratie (contraire à *Emounat Khakhamim*, la « foi dans les sages », qui implique la direction de chaque juif par un rabbin référent), du relativisme moral, de l'homosexualité, de l'égalité homme-femme, de l'évolutionnisme. Ils insistent sur la nécessité de vivre à l'écart du monde moderne, au sein de quartiers réservés, sous la stricte direction de leurs rabbins, seule instance de pouvoir légitime à leurs yeux. La différence essentielle entre la *Edah* et les autres *haredim* se situe surtout au niveau de la fermeté du rejet. Alors que l'*Agoudat Israël* et ses dissidences (*Shass* et *DegelHatorah*) participent aux élections israéliennes, les membres de la *Edah Haredit* appellent de façon systématique à refuser de voter pour l'« État impie ». Ce qui ne les empêche pas de profiter des avantages sociaux que dispense l'état hébreu à ses citoyens, comme par exemple les allocations familiales ou celles relevant de l'assurance maladie. Il n'y a d'ailleurs pas que les groupes vivant en Israël qui soient membres de la *Edah*. Leurs affidés en

diaspora, notamment aux Etats-Unis, en Belgique ou en Angleterre, en font également partie.

Pour ce qui est du service militaire obligatoire, jusqu'à ces derniers mois, les jeunes ultra-orthodoxes en étaient dispensés, les partis orthodoxes ayant posé cette condition préalable depuis la création de l'Etat, pour apporter leur soutien aux gouvernements successifs et leur permettre de disposer d'une majorité à la Knesset. Ce n'est que lors des dernières élections, que pour la première fois dans l'histoire d'Israël, ces partis ultra religieux se sont retrouvés dans l'opposition. Et que la conscription obligatoire des jeunes hommes issus des milieux orthodoxes a enfin été votée, non sans mal d'ailleurs. Les jeunes filles en étant toujours exemp-

tées. Il me semble d'ailleurs vous en avoir déjà parlé dans une de mes dernières chroniques.

Quelles conclusions tirer de tout cela, mes chers lecteurs ? A part qu'il vous faudra sûrement chercher par vous-mêmes dans de précédents articles ou sur internet, la signification exacte de pas mal de termes utilisés aujourd'hui par le rédacteur de ces lignes ? Que le judaïsme est multiple ? Sans aucun doute, mais encore ? Que cette manière de faire, qui allie le lobbyisme le plus actuel à un style de vie archaïque et discriminatoire, surtout pour les femmes, est à la fois très interpellant, et sans doute difficilement acceptable pour ceux qui ne partagent pas cette vision du monde ? Sans doute... A chacun d'y réfléchir, à chacun de s'informer, et surtout à chacun de se faire une opinion...

Car comme le dit mon vénéré maître, Rabbi Nahman, « Ce qui compte, c'est de chercher, pas nécessairement de trouver. La vie est une quête infinie, et si tu ne peux pas tout, essaye quand même un petit peu... »

Et surtout, n'oubliez pas que si à Pourim, il est de tradition de boire au point de ne plus faire de différence entre Mordehaï et Aman, il vaut mieux alors le faire chez soi, entre amis, et éviter ainsi de devoir conduire...

Khag Pourim Sameakh à tous !

Ramale

SOCOGL
IMMOBILIER

Philippe MASSILLON
Administrateur

Rue Nysten 36
B-4000 LIÈGE
Tél. (04) 223 17 71
Fax (04) 223 66 48
Gsm (0475) 47 00 01
Email : info@socogi.be
Internet : www.socogi.be

PAX
LIBRAIRIE

Voici nos horaires :

lundi : de 13h à 18h30
du mardi au vendredi : de 9 h à 18h30
samedi : de 10h à 18h 30
dimanche : de 10h30 à 13h30

Place Cockerill, 4 – 4000 Liège

Hannah Arendt, une femme singulière et plurielle.

Un départ pour Jérusalem

Lorsque , en 1960, Hannah Arendt suggéra à William Shawn, directeur du New Yorker, de lui confier un reportage sur le procès organisé à Jérusalem pour juger le criminel de guerre Adolf Eichmann, il lui fallut commencer par bouleverser son calendrier, anticiper ou postposer la date de nombreux engagements, - un séjour à la Northwestern University de Chicago, un séminaire sur Platon à Columbia, d'autres séminaires à Vassar-, et aussi différer l'entrée en vigueur d'une bourse d'études de la Fondation Rockefeller. Toutes ces démarches étaient ardues, elle s'imposa cependant ces efforts tant était puissant son désir de faire ce voyage, d'assister à ce procès, et de pouvoir en rendre compte. Car, comme elle l'expliquait à la Fondation : « vous comprenez, je pense, pourquoi je

gens-là en chair et en os, et c'est probablement ma seule chance de le faire ». Elle allait même jusqu'à confier à son correspondant du Vassar College, que « d'une certaine manière, assister à ce procès était pour elle une obligation qu'elle devait à son passé ».

En écrivant cela, se doutait-elle que ce voyage et le rapport qu'elle en publierait dans le New Yorker en 1963, allaient occuper une si grande place dans sa vie ? Il est difficile de le croire. Mais il est vrai que l'énergie d'Hannah Arendt était si violente qu'il n'est pas impossible qu'elle ait -peut-être inconsciemment- souhaité que son séjour à Jérusalem et le reportage du procès qui allait s'y dérouler, fassent finalement se lever contre elle les « orages désirés », dont parle Chateaubriand.

La volonté de savoir

La question vient à l'esprit. Pourquoi cette intellectuelle de 55 ans dont la réputation est telle que les meilleures universités des Etats-Unis sollicitent ses conférences et se disputent ses services, tient-elle tant à assister en personne au procès d'un des plus grands criminels de guerre nazis. A quoi peut tenir un désir si vif, si impérieux qu'elle avoue ne pouvoir en aucun cas s'y soustraire ? Elle le ressent comme une obligation ; c'est pour moi, écrit-elle, un devoir d'aller à Jérusalem pour voir cet homme, le voir jugé par un tribunal juif.

La réponse s'impose. Toute sa vie, ses souffrances, ses chagrins, ses craintes, mais aussi ses joies et ses admirations, bref, toutes ses



émotions l'ont placée devant des questions dont elle s'est mise à chercher la réponse dès son arrivée à New-York, vingt ans plus tôt, en 1941. Depuis les jours de 1933 où elle a quitté l'Allemagne, elle n'a pas cessé de s'interroger: Que s'est-il passé ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Comment cela a-t-il pu être possible ?

Une enfance, une jeunesse, juive et allemande

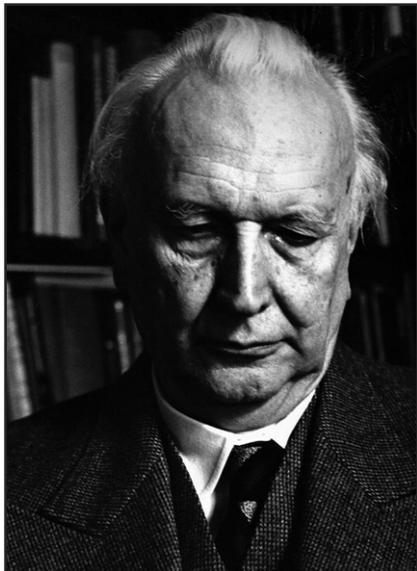
Elle est née en 1906, de parents tous deux juifs ; elle a toujours su qu'elle était une juive sans religion, en même temps qu'une enfant, une adolescente puis une jeune femme étudiante allemande. C'est la philosophie allemande qui l'a formée, non des rabbins ni une pratique religieuse ; très tôt, -encore au lycée-, elle a ouvertement professé son athéisme ; elle a commencé de lire Kant et Kierkegaard et, sitôt après son baccalauréat, elle a choisi sans penser à quoi que ce soit d'autre, d'étudier, à l'université de Marbourg, la philosophie et la théologie comme discipline principale. Ce qui la mène à rédiger une thèse sur « Le concept de l'amour chez Saint Augustin ». Elle soutient celle-ci à Heidelberg. Elle a eu successivement deux maîtres, le jeune et brillant, mais combien douteux, Martin Heidegger,



Couverture du New Yorker dans lequel paraît le premier article d'Hannah Arendt "Eichman à Jérusalem"

dois couvrir ce procès ; je n'ai pas pu assister au procès de Nuremberg, je n'ai jamais vu ces

avec lequel elle a même vécu, étudiante, une brève aventure sentimentale, et Karl Jaspers qui, après avoir conduit son travail de thèse, restera à jamais pour elle un maître en même temps qu'un conseiller et même un ami irremplaçable.



Karl Jaspers

Quand se précise en Allemagne la persécution antisémite, elle est sûre que, juive, c'est en juive qu'elle doit se défendre, telle était la consigne que lui avait toujours donnée sa mère. Elle participe aux mouvements sionistes que sa famille cependant n'appréciait guère, et auxquels elle n'a jamais adhéré sans réserve. Son travail au sein de ces mouvements est toutefois suffisamment important pour la rendre si suspecte aux yeux de la police berlinoise que celle-ci l'arrête à l'été 1933, mais la libère au bout de huit jours. D'avoir aussi miraculeusement recouvré la liberté la décide à quitter l'Allemagne au plus vite. Un rapide passage en Tchécoslovaquie et en Suisse, et elle arrive en France où elle restera jusqu'en 1940.

Vie parisienne, en étrangère apatride, mais ... juive

Elle vit à Paris une période dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elle invite à la réflexion politique, sur le nazisme notamment.

Tandis qu'elle gagne chichement sa vie en travaillant à l'« Aliah des jeunes », sa tâche l'amènera à faire un premier et bref séjour en Palestine. Sa vie à Paris lui permet aussi de faire pas mal de rencontres, qui seront fécondes, dans le milieu des intellectuels français, allemands ou étrangers émigrés en France ; elle fait ainsi la connaissance de Raymond Aron, Jean Wahl, Alexandre Kojève, Alexandre Koyré, Walter Benjamin dont elle devient assez proche et dont elle n'oubliera jamais le dramatique suicide à la frontière espagnole en 1940. Elle rencontre aussi Heinrich Blücher. Celui-ci, militant communiste, philosophe autodidacte, restera son mari et compagnon tout le reste de sa vie. Elle lui doit beaucoup. « C'est grâce à lui, écrira-t-elle, que j'ai appris à penser politiquement, à avoir un regard d'historienne et que, d'autre part, je n'ai pas cessé de m'orienter historiquement et politiquement à partir de la question juive ».

Drôle de guerre, guerre et fuite

Dès 1938, avec la « drôle de guerre », la vie devient dangereuse. En mai 1940, devenue étrangère-apatride-enennemie, elle doit se présenter au Vel'd'Hiv ; le 23, ses compagnes et elle sont emmenées dans les Pyrénées jusqu'à Gurs, un camp créé un an plus tôt pour les réfugiés républicains espagnols. Fin juin, à la faveur de la pagaïe,

elles parviennent à s'emparer de papiers de libération, et quitter le camp en passant par la porte. Hannah parvient à rejoindre son mari à Montauban; ils font ensemble plusieurs voyages jusqu'à Marseille et obtiennent des visas par l'Emergency Rescue Committee du fameux Varian Fry. En janvier 41, ils sont autorisés à partir pour Lisbonne ; ils traversent l'Espagne en chemin de fer, arrivent à Lisbonne, attendent trois mois le passage vers les Etats-Unis où ils arrivent finalement au mois de mai 1941.

Le salut, l'optimisme des « réfugiés » et le ... désespoir de certains

Elle vient à peine de retrouver quelque tranquillité qu'elle se met à écrire ; elle cherche à comprendre et, -d'abord-, à se comprendre. Qu'est-elle ? Une réfugiée ? Non. Même si certains la désignent ainsi, c'est inexact, écrit-elle dans un article de 1943 intitulé « Nous les réfugiés ». Elle n'a pas fui l'Allemagne et ensuite la France occupée par les armées nazies, pour venir se blottir frileusement sous la protection des puissants ; elle est venue aux Etats-Unis pour se reconstruire. Et nombreux sont ceux qui, appelés comme elle « réfugiés », sont là parce qu'ils veulent se rebâtir un avenir et non pour se plaindre ; et d'ailleurs, explique-t-elle, ils ne se plaignent pas. Ils sont « optimistes », ils ont



confiance en eux. Parfois jusqu'à l'erreur ou l'illusion : elle souligne, par exemple, avec humour, que cet optimisme pousse certains à se flatter de savoir si bien l'anglais qu'ils commencent déjà à en oublier la langue maternelle qu'ils parlaient en Europe.

Néanmoins, elle ne manque pas d'observer qu'il y en a d'autres dont l'optimisme masque un désespoir qui a pu, et —sait-on jamais—, pourrait bien encore, les conduire au suicide. D'ailleurs, elle en connaît qui se sont déjà laissés aller à se supprimer. Ils avaient cependant été élevés dans la conviction que la vie est le plus précieux de tous les biens et que le suicide est un meurtre ; ils n'en sont pas moins arrivés à penser que la vie ne valait plus la peine d'être vécue. Ils meurent, écrit-elle, parce qu'ils n'arrivent plus à croire que leur vie n'est pas un échec, ils meurent d'une sorte d'égoïsme. Ils croyaient avoir fait ce qu'il fallait pour être respectés et respectables et, malgré les efforts qu'ils avaient pu consentir pour être « comme tout le monde », voire mieux que beaucoup, ils ont été humiliés et se sont parfois sentis rabaissés par ceux-là même qui les aidait.

La désillusion et comment y résister

La cause profonde de cette désillusion tient au fait qu'ils ont cru pouvoir devenir des citoyens à part entière dans ces Etats qui les avaient émancipés et au sein desquels ils étaient désormais des « nationaux ». Et voilà que, malgré tout, leurs efforts sont restés vains. Leur « assimilation » ne leur a pas procuré la liberté, cette liberté profonde qu'ils espéraient. Non seulement en Allemagne, mais aussi en Autriche, et ensuite en Espagne, en France et dans tous les pays d'Europe occupés, ils sont pourchassés, éliminés. Dans

tous ces Etats dits « de droit », ils ont, été d'un trait de plume, bannis. Ils n'ont pas seulement perdu leur statut social, ils sont menacés dans leur vie même.

Ceux qui ont réussi à échapper au désespoir et à résister à la tentation d'en finir », sont les juifs qui n'ont pas cru à l'assimilation, qui ont toujours voulu -ou, au moins, accepté- de rester juifs, et qui ont ainsi pu échapper à une immense désillusion. Reprenant l'expression de Bernard Lazare, Hannah Arendt les appelle des « parias conscients ». Heine, Rachel Varnhagen, dont elle a pu écrire la biographie avant même de quitter l'Allemagne, Sholem Aleichem, Bernard Lazare, Franz Kafka, et même Charlie Chaplin. Ceux-là n'ont pas constamment cherché à devenir des hommes en vue ; ils ne sont devenus ni philanthropes ni millionnaires. Ils sont les perles sur un fil de la tradition juive que l'histoire juive moderne est encline à oublier : la tradition de ces juifs qui n'ont

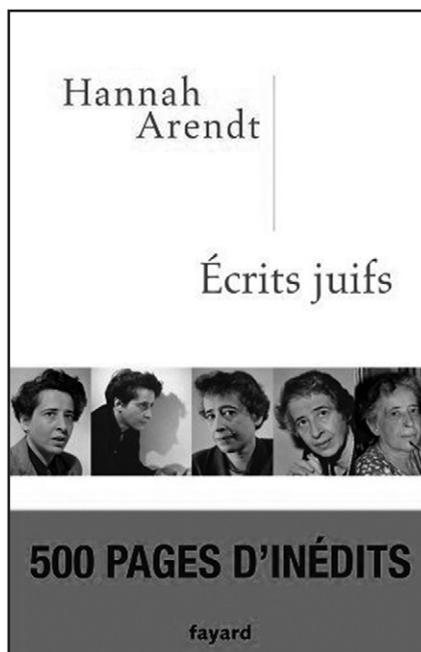
pas voulu devenir des « parvenus », écrit Hannah Arendt. « Les qualités juives tant vantées, poursuit-elle : le « cœur juif », l'humanité, l'humour, l'intelligence désintéressée, sont des qualités de parias. Tous les défauts juifs - manque de tact, imbécillité politique, complexe d'infériorité et avarice-, sont caractéristiques des parvenus ». Pour conjurer leur désespoir, ces derniers devraient s'employer à comprendre qu'il leur faut « troquer l'étroitesse de l'esprit de caste contre une attitude humaine et une vue pénétrante

de la réalité. En un mot, qu'il leur faut retrouver l'esprit de leurs ancêtres ». Et Arendt de conclure que « pour la première fois, l'histoire juive n'est pas séparée de celles toutes les autres nations mais liée à elle et que la courtoisie (comity) des nations européennes s'est effondrée lorsque et précisément parce qu'elles ont permis à leur membre le plus faible d'être exclu et persécuté ».

Le sionisme ; mais lequel ?

Ce que l'on pourrait appeler l'avenir de l'histoire juive ne quittera jamais l'esprit d'Hannah Arendt. Elle lui consacre de nombreux articles dans lesquels elle marque son

admiration pour le sionisme de Aad Haam, celui de Magnes, et des kibboutzim. Lorsque les controverses enflammées des réunions et congrès sionistes des dernières années du mandat britannique ont pris fin, lorsque que « le sort en est jeté », que les Nations-Unies ont tranché, que la partition de la Palestine est décidée, et que l'état juif d'Israël a été proclamé, Hannah Arendt fait paraître un article qu'elle intitule : « Pour sauver le foyer national juif, il est encore temps » On y lit une immense émotion. « La Palestine et l'existence d'un foyer national juif constituent aujourd'hui le grand espoir et la grande fierté des Juifs dans le monde entier. Ce qui arriverait aux Juifs, individuellement et collectivement, si cet espoir et cette fierté devaient disparaître dans une nouvelle catastrophe est presque inimaginable. ... Il n'y a aucun juif au monde dont



toutes les perspectives sur la vie et sur le monde ne seraient pas changées par une telle tragédie. » ... Et elle conclut en résumant en cinq points les « critères évidents pour distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste » dont elle estime qu'ils doivent guider la conduite de l'Israël naissant. Voici les trois premiers : « 1. le véritable objectif des Juifs en Palestine est l'édification d'un foyer national juif. Cet objectif ne doit jamais être sacrifié à la pseudo-souveraineté d'un Etat juif ; 2. L'indépendance de la Palestine ne peut être obtenue que sur la base d'une solide coopération judéo-arabe...; 3. Eliminer tous les groupes terroristes (au lieu de conclure des accords avec eux...

Mais une question demeure toujours ...

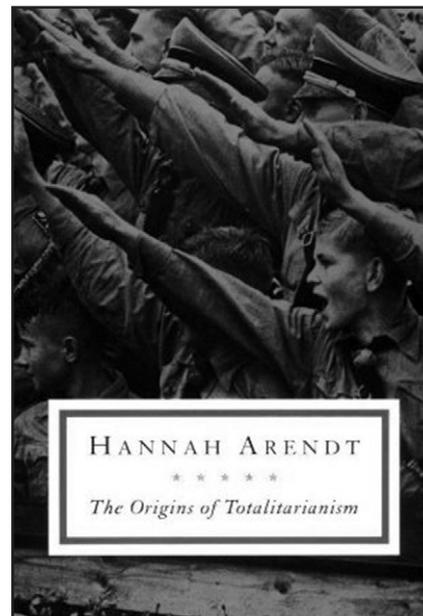
Tandis qu'elle assistait à la naissance difficile d'un Israël à ses yeux si fragile, Hannah Arendt ne cessait pas pour autant de penser au pays qu'elle avait été forcée de quitter. En novembre 1944, elle s'interrogeait déjà sur le destin de l'Allemagne après la défaite, désormais certaine, dans un article intitulé « La culpabilité organisée » qui sera publié dans *Jewish Frontier* de janvier 45. Comment se peut-il que l'un des peuples les plus civilisés et cultivés du monde soit devenu un peuple criminel ? peut-on croire que pendant ces douze années de nazisme, tous les Allemands, à l'exception peut-être de ceux qui ont réussi à devenir des exilés de l'intérieur, soient devenus des criminels ?

Il est évident que « les Allemands n'étaient pas, depuis l'époque de Tacite, des nazis en puissance », et que tous les Allemands n'ont pas été des nazis convaincus ; mais cela n'empêche pas le mouvement d'horreur que suscite la monstrueuse machine de massacre administratif que les nazis ont réussi à faire fonctionner non pas

seulement grâce à des dizaines de milliers d'assassins triés sur le volet, mais grâce à un peuple tout entier. Comment distinguer alors les pires des « moins pires » dans une telle masse d'« affreux » ? Une distinction est difficile à faire entre responsables et coupables et, parmi ces derniers, entre ceux qui le sont le plus ou le moins. Ces distinctions sont cependant nécessaires car la conviction que tous les Allemands sont coupables conduirait inévitablement à la conclusion qu'aucun ne l'est ; une telle conclusion est-elle acceptable ? « L'homme des masses d'aujourd'hui », écrit-elle, « a poussé si loin la distinction du privé et du public, de la profession et de la famille, qu'il ne peut même plus découvrir en lui-même aucun lien de l'un à l'autre. Quand sa profession le force à tuer, il ne se considère pas comme un meurtrier parce que son acte ne résulte pas d'une tendance personnelle mais d'une aptitude professionnelle. Mû par la passion, il ne ferait pas de mal à une mouche. » Et elle finit par écrire ...

« Les origines du totalitarisme »

C'est le titre du livre qu'Hannah fit paraître en 1951, qui est aussi l'année où la nationalité américaine lui fut attribuée. Ce livre est en trois tomes et autant d'étapes, à la fois une longue explication, une longue histoire, et une longue description du processus par l'effet duquel tout un peuple peut se trouver finalement « décérébré », comme anéanti, incapable de penser. Raymond Aron a fait de ce livre un compte rendu où il écrit qu'« en dépit de défauts parfois irritants, le lecteur, même de mauvaise volonté, se sent peu à peu comme envoûté par la force et la subtilité de certaines analyses ». De toutes, poursuit Aron, la moindre n'est pas celle où l'auteur explique que la propagande nazie « menaçait les gens de vivre en



désaccord avec les lois éternelles de la Nature et de la vie en détériorant leur sang d'irréparable et mystérieuse façon ». C'est pourquoi le nazisme n'est pas une « simple » tyrannie, la loi qu'il impose en invoquant directement la doctrine de la sélection naturelle de Darwin est donnée comme une loi de la Nature qui surplombe le domaine de l'homme. Celui-ci est au propre « néantisé » ; ce qui est ordonné est inéluctable et non pas commandé ; il ne peut plus penser « l'humanité – le fait d'être homme – en devient superflue ». Le camp exprime parfaitement cette conception de l'homme en associant certaines victimes au meurtre d'autres victimes de telle sorte que la ligne de démarcation entre persécuteurs et persécutés finit par s'estomper. Et les hommes – bourreaux et victimes – s'en trouvent finalement si bien détruits qu'ils n'arrivent même plus à décrire ce qu'ils ont vécu et en viennent à douter de leur propre bonne foi.

La vérification expérimentale

On comprend pourquoi Hannah Arendt a ressenti comme un devoir d'aller à Jérusalem assister au procès d'Eichmann ; il lui fallait vérifier in vivo ses analyses. Elle ne fut pas déçue. Eichmann en effet répon-

daît à toute question comme un automate, par des formules toutes faites, si stéréotypées qu'il en devenait presque comique. Par exemple lorsque, pour expliquer sa conduite, il citait, presque sans faute, la

extrêmement commun, sans aucune originalité. Ses crimes, semblables à tous ceux commis dans tous les camps, tous aussi nombreux, aussi affreux, aussi abominables les uns que les autres, étaient donc bien eux

sur « La culpabilité allemande » : « la terreur fit que le peuple allemand participa aux crimes des chefs ..., des hommes dont on ne l'eût jamais cru possible, des pères de famille, des citoyens qui exerçaient consciencieusement leur métier, quel qu'il fût, se mirent avec la même conscience, à assassiner, à commettre, si l'ordre leur en était donné, d'autres forfaits dans les camps de concentration ». Et Jaspers, en écrivant cela, renvoyait pour plus de détails à l'article écrit par son élève Hannah en 1945. Le reproche fait à Hannah Arendt d'avoir usé de ce mot « banalité » est absolument non seulement immérité, mais incompréhensible par qui veut bien la lire sans prévention. L'homme banal devenu criminel, c'est bien ça le problème !

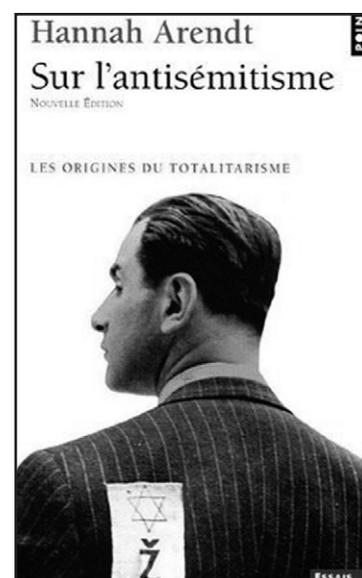
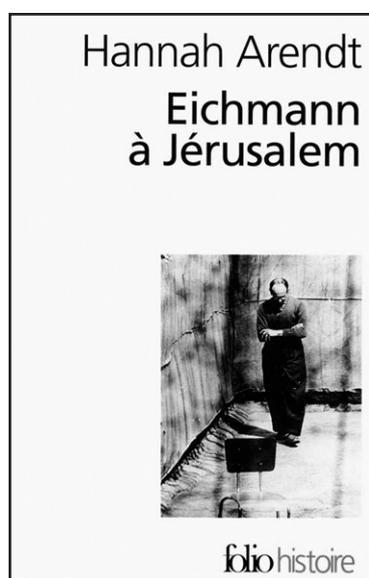
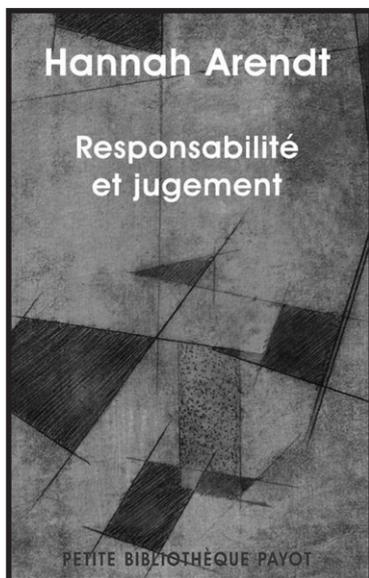


formule kantienne de l'impératif catégorique. En confondant la « loi universelle » et « le règne des fins » d'Emmanuel Kant, avec la parole du Führer, Eichmann correspondait bien au parfait « professionnel » nazi qu'Hannah Arendt avait décrit dès son article de 1945 : il était une sorte de modèle de tout un peuple nazifié. L'individu Eichmann, semblable en cela à tous ses collègues, à une immense majorité d'Allemands, était bien un homme banal, c'est-à-dire

aussi tous ...banaux, sans originalité. L'objet du livre d'Hannah Arendt est donc défini très exactement par son sous-titre : rapport sur la banalité du mal. Eichmann, ses crimes, n'avaient aucune grandeur satanique, ils n'étaient pas non plus monstrueux, ils étaient « simplement » – si l'on peut dire – d'une banalité, « bourgeoise » en quelque sorte. En choisissant ce mot banal Arendt ne faisait que redire ce que Karl Jaspers avait écrit dès 1956 dans son livre

Voilà un étrange paradoxe : que l'un des esprits les plus brillants et les plus originaux du monde juif contemporain se soit vu reprocher d'avoir associé la Shoah au mot banalité en désignant un bourreau. Décidément, oui, Hannah Arendt est une femme bien singulière ! Elle a utilisé le mot propre !

P.G.





Germaine Collard
COLLECTIONS

-Liège

-Hognoul

-jemeppe

-Neupré

-Spa

-Huy

-Namur

-Erpent

-Wavre



www.germainecollard.com



Testaments pour Israël

**Jusqu'à 80% de droits de succession !
Ne laissez pas cette charge à vos héritiers...**

Vous n'avez pas d'enfants, mais des parents éloignés ou des amis qui vous sont chers.
Vous pouvez, en toute légalité, quasiment doubler l'héritage de ces proches.

Comment faire ?

Convenez avec le Keren Hayessod du règlement de votre succession.

Informez-vous auprès de nos bureaux, un de nos représentants vous expliquera, en toute discrétion, comment réduire significativement la taxation sur votre succession.



Renseignements et rendez-vous
Bruxelles: 02 537 86 00 - Anvers: 03 232 05 28
Mail: secretariat@keren-hayesod.be



'José à Nyon'
© Marc-Henri Cykiert

José Barrense-Dias est né en 1932 à Angico, dans l'Etat de Bahia au Brésil, et a vécu son enfance à Campo Alegre, sur la terre du Sertão des romans de Jorge Amado. Petit génie de la forêt amazonienne, il a commencé par jouer à la guitare les rythmes du *nordeste*, puis la bossa-nova sous l'influence des grands de la guitare comme Paulinho Nogueira. Il a pas mal voyagé avec différents orchestres avant de s'établir en Suisse, à Nyon et a enseigné la guitare classique au Conservatoire de Genève. J'ai été son élève lors d'un stage de bossa-nova, et ensuite son ami. Nous avons réalisé ensemble le cd 'Saga Nordestina'.

La paix du monde est suspendue au souffle qui va des lèvres du lettré à l'oreille de l'enfant. (Adage talmudique)

L'exposition « Liège, cité docile ? », réalisée par Thierry Rozenblum et l'artiste Christian Israël, avait rencontré un grand succès lors de sa présentation au Grand Curtius à Liège (Voir JP n° 73)

Quelques mois après, dans les locaux scolaires de l'Institut Saint Benoît Saint Servais, rue Saint Gilles à Liège, la 6B avait réédité l'exposition. L'invitation pour l'inauguration que j'avais reçue (par e-Mail) m'avait intrigué. L'invitation informait laconiquement que cette deuxième exposition « **s'inscrivait dans le cadre d'un projet e-book Passeur de mémoire** ». Cette deuxième exposition était due à un prof d'histoire et de philo : Madame Rosoux. Initiative soutenue par d'autres professeurs et par la direction de l'institut.

Je ne pouvais alors imaginer l'ampleur et plus particulièrement les prolongements de cette action pédagogique exemplaire. Souhaitant en savoir plus sur le projet « **e-book Passeur de mémoire** », j'ai demandé à Madame Rosoux de m'accorder un entretien pour le **JEWISH POST E qué novèle à Lidje ?**

Création d'un e-Book passeur de mémoire. Le totalitarisme et la question juive à Liège et à Berlin

Comment vous est venue l'idée d'un e-book dont le thème est le totalitarisme et la Shoah ?

- J'ai rencontré des gens de la Cellule « **Démocratie ou barbarie** » de la fédération Wallonie-Bruxelles et de « **l'Association Européenne des Enseignants - Enseignement Libre** » qui proposaient un projet « **Création d'un e-Book passeur de mémoires** ». La Commission européenne soutenait ce projet dans le cadre du programme « **L'Europe pour les citoyens – Une mémoire européenne active** ». Nous avons le choix du thème mais le départ devait être un lieu de mémoire. On devait simplement rester dans un cadre très précis d'e-Book. Celui-ci serait mis à la disposition du grand public sur Internet (en français et en anglais) et ainsi exploiter les outils de communication et d'information (téléphone portable, tablette numérique) auxquels les jeunes sont en permanence « connectés ». L'e-Book pourrait être enrichi par les générations suivantes d'étudiants devenus à leur tour « passeurs de mémoires » et être utili-

sés sur tablette numérique ou smartphone, notamment lors des visites futures dans des lieux de mémoires.

Quel fut le départ de ce travail avec vos élèves ?

- Pour le lieu de mémoire les élèves ont choisi par Internet le mémorial réalisé par Christian Israël, mémorial dédié aux Juifs Liégeois assassinés.

Je me suis rendu compte que les élèves savaient très peu de choses

nazie. Ils avaient une approche émotionnelle du génocide des juifs mais ils ignoraient tout du contexte historique. Avec mes élèves nous sommes allés à une conférence que donnait Thierry Rozenblum sur l'histoire de la communauté juive de Liège pendant l'occupation. Ainsi nous sommes entrés en contact avec lui ; enthousiasmé par notre projet, il a proposé son aide.

Quelle fut la suite ?

- Nous avons été à Malines au musée de la déportation, aux Territoires de la Mémoire. Nous avons rencontré des témoins. Sophie Weinblum qui s'était échappée de la Citadelle de Liège, son récit fut une belle leçon de courage pour les jeunes qui avaient son âge lors de son évasion. Je ne pouvais pas espérer une telle proximité qui permettait aux élèves d'appréhender pour ainsi dire concrètement le passé de leur ville.

Comment avez-vous abordé l'histoire du nazisme et du totalitarisme ?

- Après que les élèves eurent terminé de rassembler les documents



sur les faits historique de leur propre ville pendant l'occupation

sur Liège, ils ont reçu un cours sur le concept de totalitarisme, en quoi le régime totalitaire se distingue des dictatures et tyrannies classiques. Ensuite nous avons exposé comment Hitler est arrivé au pouvoir et la rapide mise en application des lois raciales de Nuremberg. Les élèves ont travaillé sur des documents, des livres.

Ils ont visionné un film sur Staline et ils ont immédiatement perçus les similitudes des structures totalitaires, bien que pour des finalités différentes. Ils ont imaginé, pour « illustrer » le totalitarisme, l'image de la toile d'araignée dans laquelle l'individu ne réalise qu'il est englué que lorsqu'il est trop tard.

Et ce fut la préparation du voyage à Berlin ?

-Pas si vite ! Il était évident que les participants au projet, les vingt huit élèves de la 6^{ème} b, devaient faire le voyage.

La « préparation », comme vous dites, imposait aussi la prévision d'un budget global.

Il fallait couvrir les frais du voyage à Liège et à Berlin. Pour la documentation nous avons acheté différents livres, un DVD : « Modus Operandi ». Comme je l'ai déjà dit, les élèves avaient visité divers musées, avaient assisté à des conférences. Pour chaque participant, il fallait prévoir les frais de transports, les billets d'entrées. De même pour le voyage à Berlin, prévoir les frais du voyage, billets d'avions, logement de trois nuits en Auberge de jeunesse, le trajet et la visite à Ravensburg, et diverses autres visites sur place.

Ce projet était coûteux. Je me suis adressé au comité des parents et à l'association des anciens du collège Saint Servais. Toutes les personnes sollicitées pour ce projet ont été généreuses. La Fondation du Judaïsme de Belgique, avec rapidité, a répondu à notre demande et contribué aux frais du projet.

Comment s'est déroulé votre séjour à Berlin ?

- Dans l'e-Book en fabrication, nous publierons une carte des deux parcours que nous avons effectués à Berlin. Le premier parcours fut la visite des lieux symboliques du totalitarisme nazi et antérieur au deuxième parcours qui sont les lieux emblématiques de la barbarie nazie.



Ainsi, entre autres, les élèves se sont rendus sur la place de l'auto-dafé du 10 mai 1933, symbole du naufrage de la vie culturelle allemande. Au Reichstag, illustration de la prise du pouvoir par une dérive d'élections démocratiques. Au musée « Topographie de la Terreur » qui est situé là même où la Gestapo avait détenu et exécuté les opposants à Hitler. L'exposition des photos des détenus prise par la Gestapo a fort impressionné les élèves. Nous avons passé une journée à Ravensbrück, camp de concentration pour les femmes.

A Liège, j'avais exposé l'application des lois raciales, la conférence de Wannsee, la solution finale, mélange monstrueux de démesure meurtrière et de rationalité technique. Le rappel sur place, c'est autre chose que les étudier en classe.

Nous sommes aussi passés à la Rossenstrasse, où en 1943 des femmes allemandes étaient venues manifester pour obtenir la

libération de leurs époux qui avaient été emprisonnés parce qu'ils étaient juifs.

Symbole qu'il y aura toujours des insoumis à l'arbitraire et qu'il est toujours possible d'agir.

Le dernier jour nous avons visité le musée juif de Berlin qui est une construction exceptionnelle.

Je pense que notre passage dans la tour de l'Holocauste laissera

une impression durable pour mes élèves.

Ce fut un moment d'une grande intensité, d'un silence rare.

Vous êtes dans le droit fil de « Barbarie ou Démocratie ».

- Le Cellule « Barbarie ou Démocratie » propose par le biais de l'histoire une connaissance rigoureuse des faits du passé, car il s'agit de donner aux élèves des éléments pour mieux comprendre leur présent.

Au cours de philosophie que je donne, j'ai constaté que depuis le commencement du projet e-Book, les élèves sont bien plus attentifs à l'actualité, aux dérives du monde actuel. Les élèves ont bien retenu ce qu'avait dit l'un des orateurs lors de l'inauguration où nous nous sommes rencontrés :

« Ce qui est plus dangereux que les bruits des bottes c'est le bruit des pantoufles »

C.E.



CARNET

C'est avec beaucoup de tristesse que le Foyer Culturel Juif de Liège a appris le décès de Monsieur **Albert Glickerman**.

Albert était très proche du Foyer. A ce point proche qu'il en fut le président dans les années septante. C'est dire combien le Foyer lui tenait à cœur.

Albert a été un membre important du Ychouv liégeois, lui et sa femme étant actif dans différentes associations et leurs enfants ont tous trois fréquenté assidument l'Hashomer Hatzair. Tous avaient quitté Liège depuis un certain temps mais leurs liens avec notre communauté sont toujours restés importants.

Albert nous avait fait l'honneur et l'amitié de participer à cette si belle soirée de 2007 au cours de laquelle tous les présidents du Foyer se sont vus remettre un diplôme d'honneur. Il m'avait alors fait part de son bonheur de se retrouver dans cette maison qu'il avait tant fréquentée.

Nous faisons part à toute sa famille, de notre profonde amitié.

Nous apprenons également le décès de Madame **Yvonne Bloemendal**, ce 27 janvier.
Le Foyer présente ses sincères condoléances à Alain et Corinne ainsi qu'à Aurore et Julie.

Chauffage - Panneaux solaires

E.L.R & Hollange

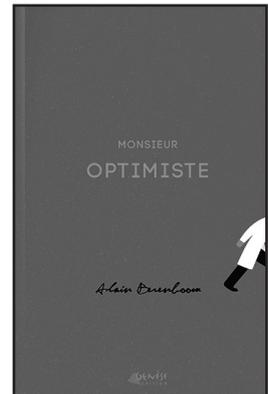
Electricité - Pompe à chaleur

04/384.44.37

TILFF - AYWAILLE

Par sympathie

Alain Berenboom ou le sourire



Une fois encore, c'est le sourire d'Alain Berenboom qui, d'emblée, a séduit tous ceux qui ont eu la chance de se retrouver au Foyer le soir du 27 novembre dernier, pour écouter Alain Berenboom nous parler de son dernier livre. Quel bonheur a été le nôtre !

Nous avons tous pu vérifier que l'optimiste sourit parce qu'il croit, qu'il veut croire, en tout cas, à un avenir heureux, si sombre qu'ait pu être le passé et si difficile qu'il se pourrait bien que soit l'avenir. Le sourire d'Alain Berenboom est comme l'emblème de son livre dont l'optimisme est le sujet.

Il raconte l'histoire de son père Chaïm et celle de sa mère Rebecca, un peu aussi celle de sa grand-mère Frania et, bien sûr, celle du petit et du jeune Alain. Voici quelques fleurettes du bouquet.

La perte d'une précieuse valise et les efforts déployés en vain par Rebecca, obstinée à la retrouver, pourrait être une histoire triste. Le récit qui en est fait est celui d'une mère admirable d'opiniâtreté autant que pleine d'illusion sur l'efficacité de l'administration et des sociétés de chemin de fer ; il fait si bien sourire qu'on en oublie les douloureux déboires qu'il décrit.

Ainsi présenté, l'optimisme devient un principe d'existence, une foi, et

même une foi qui nie la foi. Ainsi le montre l'histoire de Chaïm, le père qui a quitté sa Pologne natale pour se construire une nouvelle vie en Belgique en y devenant pharmacien. Alors qu'il n'est encore qu'un étudiant fatalement impécunieux, Chaïm se fait l'acolyte d'un magicien verviétois. Et la magie devient un des thèmes principaux du livre, si peu -mais si parfait- roman, d'Alain Berenboom. En effet, n'y a-t-il pas quelque magie dans le travail de l'alchimiste que rien ne peut



détourner de sa résolution de changer le plomb en or. Et l'optimisme, qu'est-ce donc d'autre que transformer, sans jamais se lasser, le malheur en bonheur, la crainte en confiance?

le brouhaha de l'aspirateur que manipulait autour d'eux Rebecca, Chaïm lisait la Bible à son fils ; c'est dans ce souvenir que ce fils peut écrire aujourd'hui « c'est la magie de la Bible et plus encore de la survie du peuple juif qui fascinait mon père. Pas son amour de Dieu » (p.166).

Ce père a voulu faire de son fils un petit Belge accompli... tout en lui transmettant son amour de la différence. « C'est de mon père que je tiens ma haine des rabbins et des curés, ma méfiance envers Dieu et ma passion pour la Bible », écrit Alain Berenboom (p. 167). Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter que, chaque homme, chaque Juif

(peut-être aussi chrétien en se souvenant que Jésus était juif) devrait lire la Genèse comme Chaïm l'a lue au jeune Alain. Pour trouver le courage d'entreprendre cette lecture et la rendre aussi féconde qu'elle le fut pour lui, il suffit de lire le chapitre qu'il a intitulé « Mon livre de la Genèse » (p.168 et suivantes), là est la meilleure leçon d'optimisme d'Alain Berenboom. Là se trouve aussi la justification de ce qu'on découvre en consultant le « Dictionnaire des synonymes et des mots de sens voisin » de Bertaud du Chateau publié chez Gallimard, collection Quarto ; au mot « optimisme » correspondent, selon ce docte lexicographe, les quatre mots suivants : idéalisme, méliorisme, messianisme, pancalisme. Serait-ce Alain Berenboom qui lui aurait soufflé de faire figurer à cette place le troisième de ces quatre mots ? Il y est d'autant plus précieux que les mots méliorisme et pancalisme sont quasiment inconnus et que le mot idéalisme y est assurément mal venu. Pour sauver ce qui est dit de l'optimisme dans ce dictionnaire, le mot messianisme est le seul convenable. Et le livre d'Alain Berenboom illustre parfaitement cette pertinence : le messianisme est bien le meilleur analogue de l'optimisme. Sachons-le, retenons-le.

P.G.

P.S. Cet optimisme chez les penseurs et artistes juifs a aussi été remarqué et observé par Hanna Arendt. Le dossier du présent numéro y fait allusion.

Samedi 22 mars 2014

Au Foyer

Grande soirée Rock and Roll

Orchestre époustouflant, ambiance des grands jours

et...

le célèbre couscous d'Idel



**COMMEMORATION ANNUELLE DE LA SHOAH
« YOM HASHOAH VE HAGVOURA »**



jeudi 24 avril 2014

**Conférence de Madame Sophie Rechtman
qui nous présentera son livre
Sophie, l'enfant cachée**

